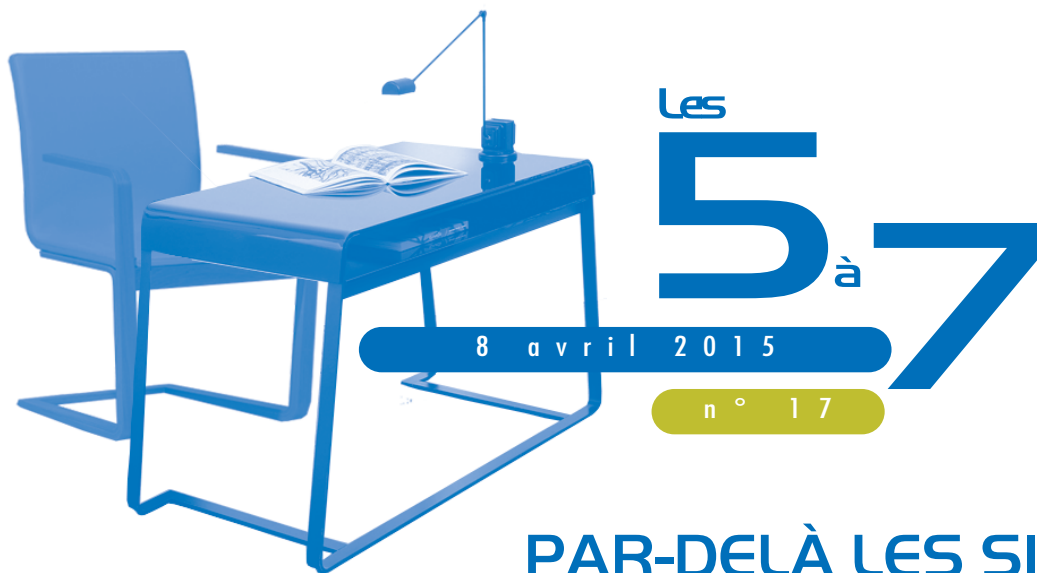




PAR-DELÀ LES SILENCES

Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration¹

PASCALE JAMOULLE *

Durant deux ans, l'anthropologue Pascale Jamoulle a mené en Seine-Saint-Denis, au sein de ce « département-monde » qui compte plus d'une centaine de nationalités différentes, une enquête de terrain consacrée aux migrants et aux descendants d'immigrants². Elle a recueilli leurs observations, leurs récits familiaux, leurs expériences du quotidien, pour interroger la construction d'une identité métissée. L'enquête interroge les politiques publiques et invite à sortir du silence sur les migrations d'hier et d'aujourd'hui. Pascale Jamoulle questionne « in fine » les dérives du modèle d'intégration français quand il précarise les transmissions culturelles intergénérationnelles et empêche les migrants de se solidariser et d'agir collectivement pour transformer leur société d'accueil.

* Pascale Jamoulle est anthropologue. Elle enseigne à l'université de Mons et à l'université de Louvain-la-Neuve, en Belgique. Elle est également assistante sociale.

LA Mission de prévention des conduites à risques du conseil général de la Seine-Saint-Denis³ m'a chargée pendant deux années (2011 et 2012) de mener une enquête sur les parcours migratoires. Toute migration est une prise de risques, bien sûr, mais il s'agissait ici d'interroger ce qui, dans le processus de migration, peut faire basculer vers des conduites à risques. Question très sensible. En commençant le travail de terrain, j'ai senti d'emblée une immense méfiance de la part des professionnels – que je connaissais parfois depuis des

années –, et me suis rendu compte à quel point cette commande était particulière et pouvait mettre à mal les éthiques professionnelles.

¹ Titre de l'ouvrage homonyme (La Découverte, 2013) publié par Pascale Jamoulle à partir des résultats de l'enquête de terrain évoquée dans cet article.

² Dans ses travaux, Nacira Guénif-Souilamas, qualifie les enfants de migrants de « descendants d'immigrants » plutôt que de « jeunes issus de l'immigration », cette terminologie ayant l'avantage d'inscrire ces enfants dans une histoire qui a commencé bien avant le déplacement migratoire de leur famille. La notion de « descendants » donne à ces enfants des ancêtres, elle permet de rétablir la continuité généalogique nécessaire à la construction de leur identité individuelle. Voir Nacira Guénif-Souilamas, *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Grasset, 2000.

³ Depuis, cette mission de prévention séquanodionysienne s'est rapprochée de la Mission de prévention des toxicomanies de la mairie de Paris. Elles forment toutes deux désormais la Mission métropolitaine de prévention des conduites à risques. La Mission de prévention des conduites à risques du conseil général de la Seine-Saint-Denis a été créée en 1996 afin d'élaborer et de mettre en œuvre la politique départementale de prévention des conduites à risques. Elle articule action sociale, soin, éducation, prévention, loisirs, insertion, et favorise la coopération entre différents acteurs.

PROFESSION
BANLIEUE

Donner la parole aux gens me semblait essentiel. Je n'ai donc pas travaillé directement sur la question des conduites à risques, même si celle-ci a ressurgi en cours d'enquête, mais comme une ethnographe, m'intéressant à la transformation de l'être qu'était le migrant *là-bas*, à l'être qu'il était devenu *ici*, au fil des épreuves, au contact de nouveaux contextes de vie, de nouvelles cultures, puis au cours du métissage qui se poursuit de génération en génération dans les quartiers populaires de la Seine-Saint-Denis. Ce *travail de l'exil* a donc été mon fil conducteur. Au cours de cette enquête, j'ai rencontré des personnes vivant des souffrances et des tensions qui se manifestaient de façon très diverses : tensions de genre, violences agies, violences subies, polytoxicomanies, radicalisation religieuse, etc. Avec elles, j'ai cherché à appréhender et à décrire la *dimension collective* du travail de l'exil : les richesses de l'exil mais aussi ses troubles, dans un contexte de crise de l'accueil, de discrimination et de précarisation.

L'enquête

Les premiers matériaux de l'enquête ont été culturels, comme le veut la pratique en anthropologie. J'ai lu beaucoup de biographies, d'œuvres de fiction écrites par des migrants ou des enfants de migrants. J'ai été frappée par la similitude des intrigues : la quête de l'histoire des parents, les questions de discrimination, de tiraillement identitaire, la complexité

des relations intergénérationnelles, liée au brusque changement de milieu socioculturel.

Les professionnels de la prévention généraliste que j'ai contactés se sont montrés, au départ, peu intéressés par l'enquête, car ils craignaient qu'elle ne stigmatise les populations concernées. Sans disparaître totalement, les résistances des professionnels se sont toutefois atténuées peu à peu, et nous avons pu travailler ensemble. Des entretiens approfondis, menés avec des professionnels issus de l'immigration et leurs usagers, ont fait ressurgir des exils enfouis. Ils ont mis en évidence le peu de connaissance des enfants d'immigrants au sujet de l'histoire de leur famille, et la valeur de cette histoire.

Au sein de la prévention généraliste, les parcours migrants sont souvent passés sous silence ou abordés avec beaucoup de gêne en raison du modèle universaliste français qui prône une égalité de traitement, quelles que soient la couleur, l'origine ou la religion des personnes.

Fréquenter par ailleurs des personnes ayant vécu la migration m'a appris à mieux comprendre leurs problématiques quotidiennes. Dans des Points écoute de prévention, j'ai participé à des groupes d'habitants. Le travail en groupe permet de renouer avec la parole mise à mal par l'exil, par l'humiliation. Certaines familles m'ont même hébergée. Elles m'ont appris les codes à respecter dans les grands ensembles, et j'ai pu éprouver le fait de vivre à plusieurs dans de minuscules espaces. Cette expérience a été fondamentale.

Dans ces groupes, dans ces familles, dans ces grands ensembles, j'ai rencontré des migrants, avec ou sans papiers, et des descendants d'immigrants. La solidarité était très forte, les gens avaient à cœur de m'aider. Peu à peu, ils ont commencé à livrer leur histoire, exercice tout à fait inhabituel pour eux. Le soir, dans les familles qui m'hébergeaient, les amis, les voisins étaient là pour m'aider dans mon enquête. Ils ressentaient sans doute aussi le besoin de s'historiciser, de transmettre à leurs enfants ce récit du travail de l'exil, et le besoin de parler, entre eux, de leur propre histoire, de travailler leur *identité narrative* telle que la décrit le philosophe Paul Ricœur lorsqu'il affirme que l'homme est le récit de l'histoire qu'il se fait de lui-même⁴. Mais encore faut-il qu'il puisse continuer à se la raconter. La narrativité est essentielle au processus de métissage.

Les migrants ne peuvent vivre en France avec l'identité qu'ils avaient dans leur pays. Ils reformulent donc leur identité, se désapproprient une part de leur héritage pour se réapproprier les codes et les normes français, puis se désapproprient à nouveau les référents français pour se réapproprier une part de leur héritage, dans des reformulations toujours transitoires et inachevées.

Ce processus est continu, l'identité n'est jamais figée. Le travail de l'exil est un mécanisme irréversible qui ouvre au métissage identitaire. L'exil travaille les sociétés d'installation, y amène de la créativité et empêche la reproduction du même. Une société sans exil serait-elle seulement vivable ?

⁴ Le philosophe Paul Ricœur aborde cette question de l'identité narrative dans *Temps et Récits III. Le temps raconté* (Le Seuil, 1985).

Le travail de l'exil

Pour autant, l'exil constitue une épreuve. La plupart des immigrants clandestins sans ressources ni réseau doivent s'adapter à un univers de violence extrême. En très grande précarité, les prises de risques migratoires peuvent devenir des conduites à risques. Des migrants en difficultés finissent par vivre des parcours de rue ou de violence déshumanisants qui les conduisent dans des maisons d'accueil ou des foyers d'hébergement. Ce processus est un élément capital du travail de l'exil dans la grande précarité, et il façonne par la suite les rapports sociaux ainsi que les rapports familiaux. Des migrants vivent parfois un processus de déshumanisation qui s'enclenche à l'intersection de trois autres processus :

- le face-à-face violent, sans recours de tiers ni régulation possible,
- la défiance généralisée (il n'est possible de faire confiance à personne),

– le fait de n'avoir jamais reçu d'aide ou de soutien de personne, y compris de ses semblables.

Dans son livre *Les Arracheurs de masques*⁵, la psychanalyste Iréna Talaban, qui a travaillé sur les processus de déshumanisation, décrit la fabrique de « cadavres vivants » dans la prison de Pitesti, en Roumanie. Selon elle, il suffit qu'une personne soit là pour vous et vous protège pour être en capacité de résister à la refonte identitaire liée à la déshumanisation. D'où l'importance capitale des professionnels, justement là pour défaire ces processus et aider les personnes à résister.

Pourquoi les migrants restent-ils aussi silencieux sur leur histoire ? Parce qu'il s'agit avant tout de survivre, mais aussi parce que les professionnels abordent très peu leurs trajectoires migratoires avec eux. Pas seulement du fait de l'esprit républicain, mais aussi parce que, dans la mesure où l'aide est conditionnée à l'obtention des papiers, ne pas trop en savoir sur leur histoire leur permet de continuer à les aider quoi qu'il en soit.

Généralement, les migrants racontent le travail de l'exil en quatre étapes :

- ils évoquent d'abord le sentiment d'exil qu'ils éprouvaient là-bas (*lire ci-dessous*),
- puis racontent l'arrivée en France, l'expérience de la survie,
- leurs difficultés ensuite à fonder une famille,
- et s'expriment enfin sur la façon dont leur condition pourrait changer.

L'anthropologue Michel Agier⁶ a l'habitude de dire que, si l'on veut qu'un migrant se taise, il faut lui demander pourquoi il est

ici. D'expérience, cette question est en effet à éviter. Il s'agit plutôt de s'intéresser à la vie que les gens menaient là-bas, pour échapper ainsi aux catégorisations qui tuent la parole. Nombre de migrants que j'ai interrogés se sentaient déjà en exil dans leur pays d'origine. Les départs sont tissés de multiples fils. Il y a ceux qui fuient pour sauver leur vie ; il y a les femmes qui viennent ici par désir d'émancipation, pour échapper aux violences, au patriarcat traditionnel ; beaucoup d'enfants partent parce que leurs parents les ont éduqués là-bas avec l'idée du départ, pensant qu'ils auraient ici une vie meilleure ; il y a les artistes qui quittent leur pays parce que leurs muses sont voyageuses ; il y a les exilés psychiques qui ont vécu des traumatismes terribles et viennent ici pour se reconstruire, etc. ; et il y a bien sûr les dimensions socio-économiques des départs. Les migrations sont polysémiques et ambivalentes.

Des conditions d'existence souvent précaires et traumatisantes

Les vécus traumatiques subis là-bas ou pendant le voyage, l'appartenance à des communautés menacées, le désir de s'assimiler en coupant avec le pays d'origine, tout cela retentit profondément dans les constructions identitaires. Mais le facteur dominant reste l'absence d'accueil, l'arrivée dans l'illégalité, l'obligation de se cacher et de vivre dans des lieux de la ville où la violence est très forte. Les trajectoires multiples sont reformatées par la clandestinité. Dans *Le Peuple des clandestins*⁷, le socio-

⁵ *Terreur communiste et résistance culturelle. Les arracheurs de masques* (Puf, collection Ethnologies, 1999). À partir de 1947, en Roumanie, « l'expérience Pitesti », du nom d'une prison, a été conçue comme une méthode spéciale de rééducation par la torture.

⁶ Michel Agier, anthropologue, notamment directeur de recherches à l'École des hautes études en sciences sociales (Ehess), est l'auteur, entre autres ouvrages, de *Gérer les indésirables* (Flammarion, 2008) et de *La Condition cosmopolite* (La Découverte, 2013). Il a récemment dirigé la publication de l'ouvrage collectif et international *Un monde de camps* (La Découverte, 2014).

⁷ Calmann-Lévy, 2007. Smaïn Laacher est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Cet ouvrage présente une enquête de plusieurs années menée auprès de personnes désirant quitter le Yémen, le Pakistan, le Maroc, l'Afghanistan, l'Algérie ou encore la Tunisie, et auprès de réfugiés en Angleterre, en Italie, en Grèce, en Turquie ou en France. Nourri de nombreux témoignages, il décrit la relégation dont sont victimes ces personnes lorsqu'elles ont réussi à émigrer et analyse les relations qu'elles entretiennent alors avec l'État du pays d'accueil.

logue Smaïn Laacher explique comment les migrants peuplent les interstices informels des villes européennes, comment ils cherchent à survivre à l'expérience du dénuement et de l'exploitation. Leur destin est très différent selon la façon qu'ils ont trouvée de gagner leur vie. Il y a ceux qui travaillent dans l'économie grise⁸, qui subissent les lois de la « délocalisation sur place », selon les termes d'Emmanuel Terray⁹, mais apprennent la langue, à se débrouiller, parviennent parfois à mobiliser des réseaux, ne baissent pas les bras et finissent par obtenir des papiers. Certaines femmes vont être exploitées comme esclaves domestiques, d'autres vont mettre en jeu leur corps et leur relation de genre, d'autres encore deviendront prisonnières de relations de couple violentes sans la possibilité de porter plainte. La déshumanisation vécue par les hommes et les femmes est très différente, même s'il y a des zones de recouvrement. La violence intraconjugale ou intrafamiliale engendre souvent chez les femmes des formes de dépersonnalisation progressive, les rendant incapables de se protéger, poussant certaines jusqu'au suicide. Pour les hommes, le point de bascule est souvent la prison, une expérience très traumatisante pour ceux qui n'ont pas été socialisés dans des univers de violence et ne sont pas armés

pour se défendre. À la sortie de prison, ne pouvant plus être régularisés, il ne leur reste que l'économie de la rue.

Dans ces familles, les mariages gris ne sont pas rares. À la différence du mariage blanc, qui a le mérite d'être un contrat clair entre les deux parties, dans le mariage gris, l'une des parties instrumentalise les sentiments de l'autre à des fins précises, souvent l'obtention de papiers. Les liens familiaux sont alors mis en doute, la vie affective se fait et se défait, les enfants naissent dans des conditions de grande précarité. Certaines femmes racontent leur difficulté à s'attacher après des vécus extrêmes. Des hommes se disent endurcis par leur expérience de sans-papiers. Ces rapports de force sont dans tous les cas très destructeurs.

Comme partout, les pères sont peu protégés par le droit familial et beaucoup d'entre eux ne voient plus leurs enfants une fois séparés ou divorcés. Ces vies fabriquent donc des binômes mères/enfants. D'un côté, des enfants se demandent ainsi d'où ils viennent et de quel capital biographique ils disposent et, de l'autre, des pères sont très atteints par la privation de paternité.

Les risques psychiques de la vie en clandestinité

Comment intervenir sur ces situations qui nous rendent impuissants, nous professionnels ? Il est possible de militer pour que les lois changent. Mais il s'agit surtout de réduire les risques de la vie en clandestinité.

Une connaissance approfondie des textes juridiques peut mieux aider ces migrants pour qui l'obtention de papiers est la première nécessité. L'hébergement sans conditions est aussi une voie importante d'accès à l'aide. Mais une fois la question de l'hébergement réglée, des effondrements sont souvent observés ; car, tant que l'on est dans l'action pour la survie, on ne pense pas ; alors que s'arrêter fait remonter à la surface tout ce qu'il a fallu faire et subir pour survivre. Certains décompensent, font des dépressions, des bouffées de paranoïa ou de délire. Les professionnels de première ligne doivent donc se former à la clinique des vécus extrêmes, délicate, mais essentielle pour pouvoir travailler le lien avec les enfants et la question de la transmission. Que peuvent raconter ces migrants à leurs enfants de ce que d'autres leur ont fait ou de ce qu'ils ont dû faire à d'autres ? Les encryptages de traumatismes ou de souffrances peuvent être douloureux pour les générations suivantes. Les enfants peuvent les manifester par du décrochage scolaire, de l'hyperactivité, des conduites à risques à l'adolescence, etc. Cette question concerne l'avenir : après la violence qu'ils ont subie, comment ces enfants pourront-ils métisser leur culture d'origine avec la culture française ?

Entre filiation et affiliation

Penser aux familles immigrées revient à penser aux deuxième ou troisième étapes de métissage. Marie-Rose Moro¹⁰ parle d'un tissage entre la filiation et l'affiliation. Mais que se passe-t-il quand la filiation n'a pas de

⁸ L'économie grise est définie comme la somme du travail au noir et des activités légales mais fraudant le fisc.

⁹ L'anthropologue Emmanuel Terray s'est beaucoup intéressé aux travailleurs clandestins. Il a notamment publié sur ce thème, avec Claire Rodier, *Immigration : fantasmes et réalités* (La Découverte, 2008, coll. Sur le vif).

¹⁰ Marie-Rose Moro est psychiatre et psychanalyste, spécialiste d'ethnopsychiatrie et d'ethnopsychanalyse, professeure de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université Paris V – René-Descartes. Elle dirige la maison des adolescents de l'hôpital Cochin à Paris, la Maison de Solenn.

contenu et qu'il n'y a pas d'affiliation? Ou quand filiation et affiliation portent des valeurs totalement contradictoires? Les gens se construisent lentement des positions, et en changeant tout au long de la vie. Ces nuances sont une grande richesse, mais peuvent représenter aussi des difficultés quand tout se passe dans le silence. Certains métissages peuvent être très riches, lorsque les individus reçoivent beaucoup en transmission et dans la société d'accueil, ou pauvres dans le cas contraire. Il y a des métissages sécurisés quand les relations sont apaisées entre la culture d'accueil et la culture d'origine, ou plus complexes, comme entre la Belgique et le Congo, par exemple, ou la France et l'Algérie. Il y a des métissages fluides, quand les gens passent d'un monde à l'autre de façon très inventive, en gardant des attaches doubles, sans avoir à enfouir une partie d'eux-mêmes.

¹¹ La sociologue Catherine Delcroix est notamment l'auteur d'*Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité* (Payot, coll. Petite Bibliothèque, 2001 ; 3^e édition augmentée, février 2013).

¹² Le Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer, ou Bumidom, fut un organisme public français chargé d'accompagner l'émigration des habitants des départements d'outre-mer vers la France métropolitaine de 1963 à 1981, avant d'être remplacé par l'Agence nationale pour l'insertion et la protection des travailleurs d'outre-mer (Ant), puis l'Agence de l'outre-mer pour la mobilité (Ladom), depuis 1992. Le Bumidom aurait organisé la venue en métropole de 70 615 personnes entre sa création et décembre 1981, soit 44,7 % d'un total de 157 000 migrants venus d'outre-mer s'installer en France métropolitaine durant cette période, les autres étant venus dans le cadre de leur service militaire, d'une mutation de la fonction publique ou d'une migration plus spontanée. Le fait que les conditions d'accueil des migrants n'étaient pas celles qui leur avaient été présentées lors de leur départ a fait l'objet de nombreuses critiques. Le scandale du programme mis en place par Michel Debré, créateur du Bumidom, pour contribuer au repeuplement de la Creuse par la « déportation » d'enfants réunionnais en échange de promesses d'avenir a par ailleurs été porté par le Bumidom : de 1963 à 1982, 1 630 enfants réunionnais ont été arrachés à leur île natale et envoyés en Creuse et en Lozère.

Les séquelles de la colonisation et le poids d'une histoire tue

La plupart des migrants que j'ai rencontrés étaient dans des équations complexes. Il leur était difficile de se métisser sans accès aux dimensions émotionnelles de l'histoire de leur famille ni à celle du pays d'origine.

Le silence des migrants est d'abord un silence sociohistorique, de rupture avec le passé. Les histoires de descendants d'immigrants sont pleines de trous. Pourquoi disposent-ils si peu de ce « capital biographique » dont parle Catherine Delcroix¹¹ ? Parce qu'ils sont arrivés avec les immigrations de travail, souvent « puisées » dans les colonies, simples variables d'ajustement de l'industrialisation. Ils sont arrivés avec de « grandes » histoires de déshumanisation comme l'esclavage, la colonisation, les guerres d'indépendance, et de « petites » histoires de famille, des drames ou des secrets protégés par la césure migratoire. Les jeunes savent que leurs parents sont arrivés d'Algérie dans les années 1960, mais ne réalisent pas que le pays était en guerre. Cette histoire est tronquée dans sa dimension socioaffective.

Le silence officiel sur l'histoire des deux pays entre en résonance avec le silence des familles. Très peu ont raconté les souffrances de leur propre histoire, parce qu'elles voulaient que leurs enfants puissent aimer la France, et parce qu'elles aussi ont cru au modèle français qui tend à faire penser que chacun doit devenir la première pierre d'une histoire à venir, en lais-

sant le passé de l'autre côté de la frontière. Quand on arrive en France, c'est pour devenir français, a-t-on seriné à ces familles.

L'histoire des migrations des populations des outre-mers, par ailleurs, arrivées ici par le biais du Bureau pour le développement des migrations dans les départements d'outre-mer¹² (Bumidom), a également souvent été occultée. Elle a été perçue par beaucoup de familles rencontrées comme une énorme escroquerie. On aurait fait croire à ces « migrants de l'intérieur » qu'ils auraient ici des emplois meilleurs et la possibilité de se former, mais ils n'ont eu en réalité que des emplois peu qualifiés. Cette tromperie a généré des rancœurs enfouies et un profond sentiment d'injustice. Comme ces gens arrivaient avec peu de capital culturel et peu de capital économique, ils ont cru et fait ce qu'on leur disait à l'époque : « Ne transmettez pas votre histoire, sinon vos enfants ne pourront jamais s'adapter en France ; laissez-les devenir français et faites confiance à l'école. » Mais lorsqu'ils reviennent au pays, ces enfants ne savent plus parler avec leur famille restée sur place. C'est une coupure terrible avec leurs origines. Certains enfants ont même honte de leurs parents qui ne savent pas bien parler français ni communiquer, et retournent ainsi la discrimination vécue contre ces derniers en les traitant d'« immigrés ».

Pour que ces enfants tissent leur appartenance, vivent des métissages fluides, sécurisés, il s'agit de les réhistoriciser pour reconstruire le capital biographique disparu avec la migration.

Le poids de la ségrégation sociale

Si le premier silence est historique, le deuxième silence est social. Les familles immigrantes ou issues de l'immigration ont été logées dans les espaces les plus relégués, les plus éloignés des réseaux d'emploi et des lieux de la réussite sociale, dans ces « grandes cités de l'immigration ». Ces grands ensembles se sont progressivement dégradés, et les plus pauvres y ont été concentrés. L'arrêt de l'immigration de travail en 1974 a entraîné les regroupements familiaux, les migrants ont quitté les hôtels, les bidonvilles pour demander des appartements dans ces grands ensembles et pouvoir y accueillir leur famille.

Les leaders communistes qui organisaient les luttes sociales dans ces cités les ont quittées au fil du temps, tandis que ces lieux se dégradaient, devenaient des lieux de relégation pour les plus précaires, où se densifiaient les populations migrantes ou issues de l'immigration.

Les rapports ethniques semblent structurer la vie sociale, les familles dites « blanches » ayant massivement quitté les cités les plus paupérisées. Pourtant, dans ces grands ensembles, la question ethnique est moins évoquée par les habitants que la question de

classe. De nombreux descendants d'immigrants souffrent des effets de la discrimination tout en portant le discours de l'indifférenciation républicaine. Il y a une distorsion cognitive entre ce qui leur est dit et ce qui leur est fait, entre l'explicite et l'implicite, ce qui annihile en réalité toute possibilité de revendication face à l'inégalité des chances. Les partis politiques laissent du reste peu de place à ces personnes issues de l'immigration. Or, un groupe qui se sent rejeté sans avoir prise sur le groupe qui le rejette l'évite et cherche d'autres appartenances, dans l'économie souterraine, par exemple, ou dans les religions du pays d'origine, pour trouver un lien avec son histoire. Les religions recréent des liens au-dessus des ruptures, mais séparent dans le même temps les enfants des parents, et les communautés du pays d'accueil. Dans les cas extrêmes, les processus de radicalisation ne favorisent pas le métissage. Cependant, à court terme, se tourner vers la religion peut protéger des jeunes du trafic – certains y entrent du reste pour cette raison. Or, le modèle de la laïcité à la française n'aide pas toujours les professionnels à s'intéresser au fait religieux, à prévenir les rigidifications en connaissance de cause.

Un processus de métissage souvent difficile

Les récits des jeunes métis socioculturels montrent trois types de freins au travail du métissage qui peuvent générer des souffrances psychosociales importantes :

- le fait de vivre complètement coupé de ses origines ou de les

rejeter violemment. Ces jeunes risquent d'aller chercher des identités de substitution, parfois radicales, et n'ont pas de protection culturelle par rapport à elles ;

- le fait de vivre dans le dédoublement, en vivant totalement l'être de la culture d'origine et totalement l'être français, sans négociation. Mais arrive un moment où ce dédoublement n'est plus supportable, où ils ne parviennent plus à tisser de passerelles entre les parts d'eux-mêmes, ou entre les désirs des familles et leurs propres désirs ;
- le fait de vivre des conflits de loyauté quand une des identités est attaquée. C'est ce que décrit Amin Maalouf dans *Les Identités meurtrières*¹³. Ces jeunes cherchent alors à protéger la partie d'eux-mêmes la plus fragile – algérienne, par exemple –, parce que c'est celle qui est attaquée ici. Ils bloquent ainsi le processus de métissage.

Comment sortir du silence sur les migrations d'hier et d'aujourd'hui ?

L'historicisation est la première des réponses. Il semble essentiel de produire des narrativités familiales, des narrativités sur l'Histoire qui prennent en compte ses différents acteurs. Il est important de parler de l'hérissement de ces migrants, du talent qu'il leur a fallu pour survivre et lutter en arrivant ici.

Sortir du mutisme implique aussi de sortir de l'aveuglement car, outre une rupture avec l'Histoire,

¹³ *Les Identités meurtrières* (Grasset, 1998) est un essai dans lequel l'écrivain Amin Maalouf interroge la notion d'identité et les conflits qu'elle peut occasionner en s'appuyant sur l'histoire d'un homme né en Allemagne de parents turcs qui, aux yeux de la société d'adoption, n'est pas allemand, et qui, aux yeux de sa société d'origine, n'est plus vraiment turc. Le sociologue Abdelmalek Sayad a très bien analysé cette situation dans son célèbre ouvrage *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (Le Seuil, 1999).

de nombreux jeunes banlieusards, descendants d'immigrants, vivent en France une rupture avec la réussite sociale. Il s'agit de reconnaître ouvertement les discriminations au sein de la société française. Se battre avec ces jeunes pour l'égalité au lieu de les accuser de communautarisme quand ils s'organisent pour lutter contre les inégalités des chances peut favoriser l'engagement politique. La Seine-Saint-Denis, forte de son histoire de luttes ouvrières, aurait potentiellement les ressources pour organiser cette lutte contre les discriminations.

Il faudrait pouvoir, enfin, mieux identifier les dérives de l'universalisme pour entrer en contact avec la différence de façon plus active, plus anthropologique, plus curieuse. Plutôt que d'opposer universalisme et différentialisme, il s'agit de se demander comment faire pour soutenir les métissages. Parler de « politiques d'intégration » renvoie à la notion de creuset, au silence, à l'encryptage; parler de « politiques de métissage », au contraire, permet de matérialiser le métier à tisser des différentes appartenances qui composent chacun. ●

Parmi les ouvrages de Pascale Jamoulle *

Par-delà les silences. Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration, La Découverte, 2013.

Adolescences en exil, avec MAZZOCCHETTI Jacinthe, L'Harmattan – Academia, 2011.

Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines, La Découverte, Collection : Alternatives sociales, 2009.

Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires, La Découverte, Collection : Alternatives sociales, 2005.

* Tous ces ouvrages sont disponibles à Profession Banlieue.



Éléments bibliographiques disponibles à Profession Banlieue

Publications de Profession Banlieue

Pratiques professionnelles et Diversité, BOUZAR Dounia, DHUME Fabrice, EBERHARD Mireille, GRANDJEAN Francis, SÉNAC Réjane, Collection : Les Cahiers, 2013.

Devoir d'intégration et Immigration, LOCHAK Danièle, 2011.

La Nouvelle Législation sur l'immigration, l'accueil et l'intégration, PETEK Gaye, Collection : Les Après-midi, 2009.

Nouvelles Migrations et Politique d'intégration. Tome 2: Le contrat d'accueil et d'intégration, les migrations roumaines, CHAMBON Mylène, LAGRANGE Jean-Marie, MICHALON Bénédicte, OLIVIER Sabrina, Collection : Les Actes des rencontres, 2007.

Politiques comparées d'intégration en Europe, BAROU Jacques, BERTOSSI Christophe, CARRÈRE Violaine, CHAGNY

Odile, LE GOFF William, LEFRESNE Florence, Collection : Les Cahiers, 2006.

Nouvelles Migrations et Politique d'intégration. Tome 1, BAROU Jacques, BISSON Anne, CATTELAINE Chloé, PINAGUERASSIMOFF Carine, POISSON Véronique, Collection : Les Actes des rencontres, 2005.

Connaissance de la banlieue et de ses habitants : entre images et réalités, une approche de quelques données actuelles et des évolutions récentes, DE RUDDER Véronique, GUGLIELMO Raymond, POIRET Christian, RHEIN Catherine, Collection : Les Actes des rencontres, 1995.

Autres publications

La Grande Nation. Pour une société inclusive, TUOT Thierry, Premier ministre, 2013.

Entre intégration et discriminations, ÉLOY Marie-Hélène (Coord.), MERCKAERT Alain (Coord.), L'Harmattan – Licorne, Collection : Villes plurielles, 2012.

Plan départemental d'intégration de la Seine-Saint-Denis 2012-2014, Préfecture de la Seine-Saint-Denis, 2012.

Les Registres de l'identité. Les immigrés et leurs descendants face à l'identité nationale, SIMON Patrick, TIBERJ Vincent, Institut national d'études démographiques, Collection : Documents de travail, n° 176, 2012.

L'Accueil et l'Intégration des primo-arrivants en Seine-Saint-Denis, Clicoss 93, 2008.

Immigration et Intégration en France et au Canada : politiques comparées, France Terre d'asile, Collection : Les Cahiers du social, 2008.

Souvenirs de familles immigrées, LEPOUTRE David, CANNOODT Isabelle (Coll.), Odile Jacob, 2005.

Intervenir auprès des populations immigrées, GUÉLAMINE Faïza, Dunod, 2000.

Dvds

Une terre d'avenir, DAVOUDIAN Christine, Le Récit voyageur, 2012.

9/3, mémoire d'un territoire, BENGUIGUI Yamina, Canal +, 2008.

Revues

« L'immigration, mythes et réalités », *Alternatives économiques*, n° 330, décembre 2013.

« Des jeunes comme les autres ? Vécu de la jeunesse et du devenir adulte des descendants de migrants », MOGUÉROU Laure (Coord.), SANTELLI Emanuelle (Coord.), *Migrations Société*, n° 147-148, août 2013.

« Modèles d'intégration et intégration des modèles ? Une étude comparative entre la France et les Pays-Bas », BERTOSSI Christophe (Coord.), DUYVENDAK Jan Willem (Coord.), *Migrations Société*, n° 122, avril 2009. ●

